

LE RASOIR

N^o 135

15 centimes



*Monsieur le Rédacteur
de la Revue
de la Presse
de la Presse
de la Presse*



J. Jaumart

*Le meuble des 100 que j'ai vu
envoyer par la poste par
celui que j'ai vu acheter*



Du 22 février 1866

*Je suis surpris par la lecture de votre testament
de voir que vous ne laissez rien à vos enfants
et tout à vos frères et sœurs. Ce qui est
peu ordinaire. Mais si c'est votre
volonté, je n'ai rien à dire.*

Henri Jaumart

*Sous le présent je lègue à mes parents à quel
degré ils soient tout bénéficiaire de ma succession
voulant dédommager Jean Joseph Jaumart
Né à Brest et demeurant à Brest
des frères que j'ai pu lui laisser je lui
lègue la totalité de mes biens meubles
et immeubles et de ceux par celui-ci tout
testament antérieur.*

Brest le trois avril mil huit cent soixante six.



Rédacteur en chef :

CARLOS DE BADAJOZ.

Bureaux :

Place Ste-Barbe, N° 6.

A LIÈGE.

31 OCTOBRE 1874.

Sixième Année.

LE RASOIR

JOURNAL SATIRIQUE

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS.

Dessinateur-Propriétaire

VICTOR LEMAITRE

Bureaux :

Place Ste-Barbe, N° 6.

A LIÈGE.

Abonnement :

Belgique, Un an, francofr. 4,50

Etranger, Port en sus.

Honni soit qui mal y pense.

En vente : à Liège, chez DÉsirÉ, Passage-Lemonnier. — A Bruxelles, chez SACRÉ-DUQUESNE, rue de l'Écuyer, 3bis; chez E. L'OLIVIER, rue Neuve, 48 et chez E. SARDOU 42, Galerie St-Hubert, Passage du Prince. — A Anvers, chez DUMONT, Kiosque, Place Verte. — A Huy, chez M^{me} MALIZARD, Station de Huy. — A Tournai, chez E. HUBERT, libraire, quai Poissonnier. — A Verviers, chez BECK-DRESSEN, rue de l'Harmonie. — A Spa, Kiosque, Place Royale. — A Neufchâteau, chez Léandre PETIT, libraire. — A Tilleur, chez RICHOUX, rue Vinave, 66. — A Paris, chez M. Jules BENARD, boulevard Ménémontant, 120.

LE BAIN DE LA CHASTE SUZANNE.

Le jour dont nous parlons est un samedi.

Il est trois heures de l'après-déjeuner.

Et l'excellent thermomètre de l'ingénieur *** opticien, marque opiniâtement 30° centigrades à l'ombre !

Aujourd'hui, par cette chaleur, et pendant que son mari, un Joakim parisien, est à ses affaires, quel projet plus agréable pouvait naître en l'esprit de la chaste Suzanne qui nous accupe, sinon d'aller au bain !

La chaste Suzanne, — vingt-cinq ans, blonde, appétissante, et très modeste, — est donc allée au bain, tout doucement, en suivant dans les rues le côté de l'ombre, son ombrelle microscopique sur l'épaule, un petit panier élégant au bras, un petit panier rempli de mystérieux objets féminins.

Et la voilà qui franchit le seuil garni de fleurs, du bureau de l'établissement « balnéaire, » comme disent les journaux.

— Un bain garni — très-frais, dit-elle en s'asseyant, à peine en tiédeur, sur le divan de velours.

Et tandis que sur son ordre, la dame du comptoir, aux vastes appas, difficilement dissimulés sous un large canezou blanc, s'empresse à lui rendre de la monnaie accompagnée d'un cachet, le chat de la maison assoupi, ouvre ses yeux fendus comme des têtes de vis.

Bientôt la chaste Suzanne est introduite dans sa cellule.

— Madame sonnera pour le peignoir, murmura la bonne, tournant la tête de côté — selon l'habitude constante de ces femmes — comme si elle parlait à quelqu'un dans le corridor.

Le premier soin de la chaste Suzanne, avant d'ôter son chapeau et sa robe, est d'examiner la porte. A-t-elle des trous ? Grave question ! Dame, le frotteur est encore dans le couloir !

Puis elle abaisse soigneusement les lames de la jalousie, et tire les rideaux de calicot.

Voici maintenant la robe accrochée à la patère. Le premier jupon est suspendu devant le trou de la serrure. Vite un coup d'œil au vasistas qui fait communiquer, si l'on veut, deux cellules. Bon, le verrou est tiré.

Otons nos bottines !

Cette opération que les femmes exécutent de tant de façons différentes, tantôt assises, la jambe re-

pliée sur l'autre, tantôt debout, à bout de bras, à cloche pied, la chaste Suzanne l'accomplit très pudiquement. Vlan, voilà qui est fait. Oh ! les beaux petits pieds !

Le reste des vêtements tombe. Mais, avant de se plonger dans l'onde, la chaste Suzanne range sur la planchette, devant la glace couverte de buée, ses petites affaires, — éponges, peignes, poudre de riz, pommade, limes, etc.

Le roman qu'on n'a pas terminé, (à preuve, une large corne au milieu), est posé sur la chaise, tout près de la baignoire, qui ressemble, grâce au linge blanc qui en garnit l'intérieur, à une bière aquatique munie de son suaire.

Tout étant bien prêt, la chambre close comme une prison, et éclairée d'un demi-jour agréable, la chaste Suzanne, d'un mouvement d'épaules, fait glisser son innocente chemise, qu'une coquille de dentelle rend très-séduisante, sur ses hanches, et, pan, voilà le « simple appareil » à ses pieds.

C'est le moment où triomphait, dans l'antiquité, Vénus, aux yeux du berger à la pomme ; c'est le moment encore où Diane n'admettait pas qu'un chasseur pût la voir ; c'est l'instant aussi que les vieillards choisirent pour offrir leurs compliments sincères à la belle Suzanne.

Je ne sais si la jolie petite femme dont nous parlons, — vingt-cinq ans, blonde, appétissante, modeste, — regrette Paris, Actéon, ou les juges d'Israël en retraite, mais, charmante et rose, allongeant la jambe comme une statuette d'Allegrain, elle entre en frémissant dans l'eau qui la reflète.

L'eau fraîche, c'est exquis, un samedi, pendant que Joakim est à la Bourse et lorsqu'il fait au thermomètre de l'ingénieur opticien, 30 degrés à l'ombre, n'est-ce pas, chaste Suzanne ?

Le murmure des abeilles dans le petit parterre des bains, le silence lourd de l'après-midi, la solitude, la détente des nerfs que procure l'eau, tout cela porte à la rêverie, et laissant de côté le livre à la large corne, la chaste Suzanne contemple ses bras fuselés et blancs qui surnagent, sans qu'elle y pense.

Mais quels sont ces éclats de rire, dans la cellule de droite ? Une odeur de cigarette flotte dans l'air tout à coup. On parle haut, puis on baisse la voix, puis les rires reprennent de plus belle.

Ce sont des cocotes, pense avec une petite moue la chaste Suzanne. Quel voisinage ennuyeux !

cela, un glas funèbre faisait résonner au loin ses sons lugubres.

Félix était plongé dans de grandes réflexions, lorsque au milieu de ses rêveries, il entendit une plainte qui lui déchira l'âme. Tout-à-coup, un frisson le saisit et s'empara de tout son être, et se retournant aussitôt du côté d'où partait le bruit, quelle ne fut pas sa surprise, en voyant ce pauvre jeune homme, élever ses bras suppliants vers le ciel et dire d'une voix affaiblie et tremblante : *Seigneur, Seigneur, faites-moi mourir.*

Félix resta pétrifié devant ce spectre vivant.

Après un moment d'hésitation, il s'avança près du jeune homme, et avec un accent plein de douceur, il lui dit : Qu'avez-vous, mon ami ? Je pleure Monsieur, dit-il ! Pourquoi cela ? répondit Félix ! Pourquoi ? Pourquoi ? murmurait le pauvre jeune homme, parce que je viens de perdre ma mère, sainte femme pour qui j'eusse donné ma vie. Son désespoir avait ému Félix jusqu'aux larmes, et le pauvre garçon s'en étant aperçu lui prit la main, la serra fortement et lui dit : Permettez-moi de vous remercier Monsieur, car rien n'est plus estimable sur cette terre, que l'association de deux cœurs qui se comprennent. Ils restèrent quelques

Dans la cellule de gauche, une voix d'enfant s'éleva. Il fait des questions au moins saugrenues. La mère, timbre plus grave, lui fait des reproches, courroucée.

Mais les cocotes se jettent de l'eau à pleines mains. On entend leurs mains frapper l'eau.

— Oh ! les affreuses créatures, murmure la chaste Suzanne. Quelles effrontées ! Et dire que les hommes aiment ces filles-là ! On les dit jolies, bien faites... mais...

La chaste Suzanne, pincant les lèvres, droite dans la baignoire, regarde en ce moment son joli corps qui semble de l'ivoire à travers l'eau immobile. Un petit sourire vainqueur glisse sur son visage. Puis le sourire se dessine correctement... Sourire bien légitime, si vous saviez !

Et les coquetteries ignorées de la chaste Suzanne apparaissent soudain au jour crépusculaire de la cellule.

Faut-il l'avouer.... c'est l'instant où le souvenir bien léger, bien frêle, d'une parole d'amour entendue, dans une soirée, en valsant, revient avec force, et la chaste Suzanne, en dépit de ses résolutions, écoute complaisamment la voix exquise du passé qui chuchote à son oreille délicate...

Mais cela dure à peine le temps d'un éclair, rassurez-vous, Messieurs ; rassure-toi, morale austère. C'est déjà fini mème.

Et la chaste Suzanne sonne pour son peignoir.

La bonne — toujours la tête à l'envers, comme si cette partie intéressante de son individu avait été coupée et mal recollée, passe l'objet en question, et se sauve.

La dame, allanguie, les yeux brillants et profonds, endosse le vêtement toujours six fois trop ample, et se livre à des soins de toilette minutieux et multipliés.

Elle abuse de la poudre de riz, et s'enfarine des pieds à la tête comme un gracieux petit merlan qu'on va frire.

Arrêtons-nous ici. Il serait cruel d'aller jusqu'à décrire la pose du faux chignon. Gardons au moins une illusion !

La chaste Suzanne a pris son bain. Nous avons exécuté ses innocentes coquetteries. A vous de compléter ce croquis imparfait.

LE COUSIN JACQUES.

UNE RENCONTRE

Tout ce vaste océan d'azur et de lumière,
Tiré du vide même, et formé sans matière,
Arrondi sans compas, et tournant sans pivot,
A peine a-t-il coûté la dépense d'un mot.

(VOLTAIRE.)

Un matin, il y a de cela plusieurs années, Félix Gescott se rendait à ses occupations habituelles, et tout en cheminant vers sa modeste demeure, il vit, non loin de là, un jeune homme, d'une vingtaine d'années, assis sur les marches d'une église, et contemplant avec extase, un portrait qu'il tenait entre ses mains. Il fit quelques pas pour mieux regarder cette figure, véritablement empreinte de poésie, mais fatiguée probablement par les veilles et la misère. Nous étions en plein hiver, et le pauvre garçon était si peu couvert, que le froid avait engourdi ses membres. Ce fut un triste spectacle que celui qui s'offrit aux yeux de Félix, et le tableau était d'autant plus sombre, que la nature était silencieuse. Les feuilles tombaient, le rossignol était muet, le ciel était noir, le vent soufflait, et par dessus tout

instants sans parler. Pendant ce court espace, Félix avait regardé attentivement ce jeune homme, à qui il avait donné le titre d'ami, car dès ce moment il le devint, et une heure après cette triste rencontre un dialogue des plus tendres s'établissait entre eux. Comment vous nommez-vous, demanda le jeune homme ! Félix Gescott lui dit-il ! et vous ? demanda Félix ! Adrien Milkem, répondit-il !

Félix l'interrogea, et apprit bientôt qu'Adrien Milkem était le fils d'un riche négociant de Paris, mais que des spéculations hasardeuses avaient englouti toute leur fortune, et causé la mort de son père. Adrien restait donc seul avec sa mère, tous deux réduits à la plus grande misère. Ils voulurent gagner honorablement leur vie, et essayèrent courageusement d'entreprendre un état qui leur permit de vivre. Mais que pouvaient faire ces deux créatures élevées dans l'opulence, et n'ayant jamais rien entrepris ? Mourir de faim, voilà tout ! Adrien, qui avait reçu une brillante éducation, essaya de faire de la littérature. Mais ce travail étant insuffisant pour les nourrir, ils se trouvaient toujours dans le même état.

FRANCIS GENIN.

(La suite au prochain numéro.)

AU THÉÂTRE ROYAL

A propos du ballottage des artistes du Théâtre Royal, un quidam faisait dernièrement cette réflexion ; « Tous les abonnés, véritables appréciateurs de la musique, ont accepté les deux ténors d'opéra-comique ; tous ceux ne la connaissent que — d'en avoir entendu parler... — en y ajoutant les grincheux, les ont assaillis de boules noires.

Et nous trouvons cette réflexion pleine de justice et de vérité. Vous en doutez ? Depuis que les ténors Jourdan et Rodier ont subi un échec..... tout le monde — même les grincheux — s'est vu contraint de les applaudir. .. tant ils ont fait preuve de talent dans *Martha* et *Le songe d'une Nuit d'été* !!

Nous connaissons même un.... abonné (mais les abonnés grincheux à ce point sont rares heureusement) qui ne met plus le pied au théâtre..... pour n'être pas obligé de convenir de ses erreurs. Quel farceur !

Mais heureusement, comme nous le disions tantôt, que ces gens là sont en petit nombre... ou au moins savent reconnaître leurs torts.... Car jeudi, on a lancé un billet sur la scène.... que contenait-il ? — Mystère ! — Mystère !..

Des indiscrets nous ont dit... (sous toutes réserves naturellement) que l'on demandait pardon... à Jourdan, et à Rodier.... l'ajournement de son départ.... à l'année prochaine.

Nous verrons bien dimanche.

ZIM. ZIM.

Publications nouvelles

Dans notre précédent numéro nous annoncions un peu hâtivement la naissance d'une publication périodique intitulée : *La Fourmi*. Mais il paraît que cet insecte intéressant éprouve quelque gêne à sortir de son œuf.

En attendant, voici un nouveau-né parfaitement constitué qui fait son entrée dans le monde sous les auspices les plus favorables.

Le Journal des Etudiants, tel est son titre, est l'organe de l'université libre de Bruxelles, mais il accueillera également les correspondances des étudiants des autres Universités. Quant à ses opinions, une phrase de son programme les résume. « Nous ne croyons qu'à la raison. »

Voilà une croyance qui vaut bien celle aux miracles. Faites luire le flambeau de la raison, c'est fort bien, mais ne craignez pas de paraître parfois déraisonnable. Après tout on n'a pas toujours vingt ans, et d'ailleurs comme le dit la sagesse des nations : l'utopie d'aujourd'hui c'est la vérité du lendemain.

Les dieux s'en vont ! ou pourrait même dire qu'ils sont partis.

Sans respect pour nos souvenirs classiques, l'opérette moderne a fait défiler devant nos yeux l'Olympe au complet, avec ses défunts de calicot et ses foudres de fer-blanc.

Quant à nos bienheureux saints du Paradis, pour peu que les pèlerinards s'en mêlent, ils ne peuvent tarder d'aller rejoindre leurs confrères du paganisme.

La légende se meurt, les saints s'en vont à tous les diables, il ne manquait plus que d'affabuler d'oripeaux carnavalesques les personnages historiques, objets de notre vénération : Ça n'a pas raté.

Ouvrez l'*histoire tintamaresque de Belgique* qui vient de paraître, vous serez édifié, et vous vous écrierez dans l'amertume de votre cœur et sur le sein de M. Prudhomme : Il n'y a donc rien de sacré pour un rédacteur.

Heureusement l'auteur a prévu nos scrupules et c'est lui qui se charge de nous rassurer dans sa préface : son but paraît-il est de faire rire la jeunesse tout en l'intruisant.

Cette manière de vulgariser la science et de moraliser les masses rentre assez bien dans les traditions du *Rasoir*. Nous nous faisons dès lors un devoir de recommander le nouvel ouvrage aux pères de familles et aux directrices de pensionnats de demoiselles. C. DE B.

Théâtre du Gymnase

L'adultère est depuis quelque temps le thème unique sur lequel exécutent des variations plus ou moins acceptables les dramaturges arrivés, de même que ceux qui « entrent dans la carrière » et que l'on s'obstine à appeler les *jeunes*, probablement parce qu'ils ne nous racontent que des histoires aussi vieilles que celles que racontait dans l'arche le patriarche Noé à sa famille.

Depuis les plus illustres, comme A. Dumas et Octave Feuillet, jusqu'à l'auteur des *Faits-Divers*,

en passant par Louis Leroy et Rivière, ils nous présentent tous l'éternel, l'inévitable et l'agaçant tableau-rengaine d'un mari qui trompe sa femme ou d'une femme qui trompe son mari. Quand un auteur dramatique veut pousser l'originalité et l'invention jusqu'aux limites les plus invraisemblables, il fait « manquer à leurs devoirs » les deux époux. Sosthènes des *Saltimbanques* a fait école ; nous n'entendons plus qu'une seule note, et le coup de pistolet vengeur de la morale ou le poison des Borgia — justicier en bouteille — sont là qui attendent pour servir de dénouement à ces petites drôleries.

Eh bien, là, franchement je crois que le public commence à avoir assez de ces héros malpropres et de ces héroïnes abjectes ; de ces personnages avachis et de ces femmes hystériques, enfin de tout ce joli monde qui débite des phrases qui n'en finissent pas sur la morale et le devoir, tout en excusant, en justifiant, en exaltant le vice et en versant des larmes premier choix sur les malheurs de la « pauvre » femme adultère que l'on trouble méchamment dans ses petites habitudes.

A mon humble avis, l'art dramatique est resté assez longtemps claquemuré dans cette sentine et n'aurait qu'à gagner en reprenant la route où l'on trouve la *Camaraderie* de Scribe et plusieurs comédies élevées et saines d'Emile Augier, de Ponsard et du même Octave Feuillet qui, moins bien inspiré cette fois, a voulu aussi exécuter sa petite variation sur l'adultère et nous a donné le *Sphinx*, qui n'ajoutera certainement rien à sa réputation.

Le *Sphinx* n'est qu'une ébauche de pièce, où l'on ne voit que des silhouettes effacées se mouvant, en n'inspirant qu'une ombre d'intérêt, dans un fantôme d'action. Le premier acte semblait vouloir nous présenter quelques types plaisants, mais l'auteur les a probablement jugés encombrants, car dès le deuxième acte, on n'en entend plus parler et nous ne sommes plus distraits dans notre contemplation du *Sphinx*, M^{me} de Chelles, créature fort peu intéressante, qui a le tort graveselon moi, d'attendre le quatrième acte pour déguster son petit poison.

Le *Sphinx* est parfaitement monté au Gymnase, la mise en scène a été l'objet de soins méticuleux et les artistes ont été en général fort convenables. Vendredi ont eu lieu les reprises du *Chevalier du Guet* et de *Valérie*. Les reprises de ce genre nous causent plus de plaisir que tous les *Sphinx* possibles et impossibles, il est vrai que le talent de M. et M^{me} Brindeau ferait passer bien des choses.

LARBALÈTE.

Pensées.

J'aimerais mieux aller hériter à la poste que d'aller à la postérité.

Napoléon a su remuer le monde, mais il n'a jamais su remuer une salade.

Une maladie chronique est une hypothèque sur l'existence : il n'y a pas de purge légale.

Un abcès et un homme de génie finissent toujours par percer.

Il faut mieux être en train de faire son chemin, que d'être en train de chemin de fer.

Pavillon de Flore

Vive les joyeux flonflons de la joyeuse opérette ! Et si vous voulez rire de bon cœur, ami lecteur, allez voir *Pomme d'Api* ! paroles de L. Halévy et Busnach, musique d'Offenbach.

Pomme d'Api et Gustave s'aimaient d'amour tendre ; Rabastens, l'oncle de Gustave, inquiet des suites d'une liaison qui datait de plus de deux ans, force son neveu à rompre cette douce chaîne ; Gustave obéit, à regret, et reconnaît dans la bonne qui se présente chez Rabastens celle que son cœur pleurerait ; attendrissements, doux reproches, raccommodement et mariage final.

La partition est d'une grande simplicité, ce qui n'est pas un mal, au contraire, et c'est à peine si l'on y reconnaît la manière brillante du maestro ; je citerai : « *j'ai bon cœur, pas mauvais caractère* » et « *j'en prendrai un, deux, trois,* » fort applaudis par la salle entière et que M^{me} Gilles a bien chantés ; les couplets du « *Gril*, » ont été dits d'une façon très originale par M^{mes} Gilles, Heuzé et M. Cascabel. Ce dernier, qui rappelle à s'y méprendre, Baptiste Braux, est doué d'une fort jolie petite voix de ténorino, et de plus est doublé d'un excellent comédien. Je lui souhaite donc l'heureuse bienvenue parmi nous, et lui prédis de longs et légitimes succès. A ce propos, je dois féliciter la direction d'avoir eu

l'inspiration de nous offrir M. Cascabel en remplacement de M. Enaux, qui je crois, ne laissera pas ici beaucoup de regrets. M^{me} Heuzé porte fort gentiment le costume masculin et surtout avec beaucoup de distinction.

L'intermède fait toujours florès ; M^{mes} Heuzé et Kusnich obtiennent de plus en plus l'estime du public. M. Cascabel obtient aussi chaque soir des rappels chaleureux, et c'est justice. Par exemple, je lui conseillerais de laisser de côté les chansons du genre de « *Les Paroliers* » ; tout en trouvant cette œuvre fort bien faite, je crois qu'elle n'est pas du goût du public habitué du Pavillon.

Un grand drame de MM. Anicet Bourgeois et Lemoine, *Mademoiselle de la Faille*, vient d'être monté par M. Ruth ; ne l'ayant pas encore vu, je ne puis vous en parler. Ce sera pour la prochaine chronique.

EGO.

A Herstal.

Le Rasoir croirait manquer au plus impérieux de tous ses devoirs s'il n'annonçait le premier aux habitants de Herstal le nouveau Théâtre qui va s'ouvrir dans leur commune.

Dimanche, 1^{er} Novembre,

une troupe d'élite, sous la direction de M. Dalby, commencera une série de représentations lyriques destinées à tuer la monotonie des soirées d'hiver. Quoique Herstal ne soit pas précisément à sa porte, *Le Rasoir* se promet d'aller applaudir Mesdames Martine, Klein, Léa et Chenaut, ces transfuges de nos scènes liégeoises et avec d'autant plus de plaisir, qu'on nous assure qu'un orchestre nombreux conduit par M. Duysens fera entendre les airs et ouvertures d'opéras de nos meilleurs compositeurs.

S.

ANNONCES.

Pavillon de Flore.

Dimanche, 1^{er} Novembre 1874.

MADAM. DE LA FAILLE

Drame en 5 actes et 7 tableaux.

Chansonnettes par M^{esd}. Kuschnick, (en représentation) Heuzé et M. Cascabel.

v' là l' Général,

Folie-vaudeville en 1 acte.

On commencera à 6 heures, par :

EN MANCHES DE CHEMISE,

Vaudeville en 1 acte.

Lundi, 2 Novembre,

POMME D'API,

Opérette-comique en 1 acte. d'Offenbach.

INTERMÈDE.

On commencera par :

MADemoiselle DE LA FAILLE,

Mardi, 3 Novembre, 1^{er} représent. de :

LE RÉVÉILLON

Comédie en 3 actes.

EN L'ETUDE :

LES DEUX ORPHELINES

Drame en 5 actes et 8 tableaux.

Bureau de location : Place du Théâtre, 49, chez M. THIRY, (Magasin de cigares).

J. LE ROUSSEAU

Horloger-Bijoutier,

(BREVETÉ)

Montres, Pendules, Horloges, Chaines et Bijouteries.

Vente, échange et réparations.

43, rue Sur-Meuse, en face du Pont-des-Arches, 43

Imp. et lith. de J. Daxhelet, Pass. Lemonnier, 12

PLAT DU JOUR



Au Théâtre Royal

- Comment trouves-tu les abonnés qui après avoir tant fêté Rodier, le mettent à la porte
- Dame! mon cher Léon, ce jeune tenor est si gauche
- Il est gauche en bien, voilà une chute qui le fondrait

- Moi, je déteste les vieux tenors, ça me rappelle mon mari qui veut encore faire le galant
- Ah! ne m'en parle pas, c'est comme le mien qui a voulu fuir... Je l'ai blabblé comme Jourdan et un peu vite

- Décidément il n'y a plus de chanteurs. Comment va-t-on jouer l'opéra.
- C'est bien simple, avec la troupe de comédie, seulement on supprimera la musique et l'orchestre, c'est autant d'économie.
- Tiens, c'est une idée et je ne serais pas pas étonné que Senterre, ne l'ait.

- As-tu fini de me parler de l'adresse de M^r Dalille. Escamoter une carte ce n'est pas fort. Parle-moi de Senterre qui escamote le grand opéra et qui change les Huguenots en Capitaine Tic.



- Où te sauves-tu ainsi?
- Au Pavillon de Flore, au moins là on s'amuse et on joue de la nouveauté



- C'est bien dégoûtant, Jaumart m'avait promis 500 frs pour le conduire à l'Hôtel de Suède et ils le conduisent à St Léonard; c'est bien là l'injustice des hommes.



L'île du Commerce va remettre sa carte chez MM Ziane, Hanssens et C^{ie} qui désirent la tirer de la misère où elle est.



L'échevin des travaux publics et l'échevin de l'instruction se disputent l'emprunt de 15 millions. Le premier qui a tout avalé consent de donner 25 centimes au second.



Tu nous coûte cher toi, avec ta toilette. Voilà encore 15 millions d'épingles. Et dire que lorsque tu les aura dépensés, tu ne sauras pas où cela est passé.



La nouvelle maille des Indes. Admirez avec quel empressement les contribuables emplissent la maille.

Tout y est, la caisse est bien ficelée, eh bien! une, deux, trois!

Plus rien, et plus fort que la vulgaire maille des Indes, on ne saura jamais ce que l'argent est devenu.